

PÈRE CYRILLE ARGENTI

LA PRIÈRE

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 63

Copyright : Radio-Dialogue 2010

LE SENS DE LA PRIÈRE

L'homme moderne, peut-être à cause des découvertes remarquables de la science ou de la méthode scientifique elle-même, qui est finalement au centre de tout notre enseignement scolaire, est en permanence tourné vers les choses, vers l'extérieur, vers les créatures. Pour lui, tout est objet d'étude, de science. L'homme lui-même est devenu l'objet de ce que l'on appelle les sciences humaines. C'est ce qui le rend idolâtre, car il en vient à adorer les créatures plutôt que le Créateur. Encourageons-nous à nous convertir, à nous retourner en regardant vers l'intérieur, non par un repli égoïste, mais par un regard qui plongera dans l'image de Dieu en nous et qui, au-delà de notre individualité, atteindra le Créateur qui a laissé sa marque au fond de notre cœur. Retrouver non plus la soif des choses, mais la soif de Dieu, retrouver non plus le désir de prendre – une vie centrée sur l'accumulation des richesses, cette maladie de la société de consommation où l'homme se disperse dans les choses et où finalement la personne se brise et se morcelle dans son attention continue aux objets – mais l'unité profonde de notre personne dans l'homme intérieur qui, au fond de sa conscience, essaie de discerner ce Souffle que Dieu a mis en lui en le créant, cet Esprit Saint que le Christ a renouvelé en l'homme. Par la prière, il s'agit donc de redécouvrir, à travers l'homme intérieur, ce Souffle qui vient de Dieu et de retourner au Créateur pour L'adorer, plutôt que les créatures.

Étapes de la prière

On pourrait distinguer trois étapes dans la prière : une première consiste simplement à confier à Dieu nos préoccupations, nos problèmes, nos besoins, à chercher à découvrir sa volonté, en d'autres mots, à nous tourner vers Dieu, un peu comme David dans les psaumes, où il confie à Dieu toutes ses luttes, ses angoisses, ses souffrances, en demandant son secours et sa lumière. C'est l'étape qui vient de la façon la plus naturelle même à l'homme pécheur et déchu que nous sommes.

La deuxième étape centre la prière non plus sur nos besoins, nos angoisses, nos fautes ou nos désirs, mais consiste à chercher Dieu, sa présence. Il ne s'agit plus tellement de chercher une lumière pour notre action ou une aide dans nos angoisses, mais c'est une prière qui désire, comme le dit saint Ignace d'Antioche, atteindre Dieu, une prière qui exprime notre soif de Dieu, notre volonté de nous ouvrir à Lui.

La troisième étape, celle qu'atteignent les grands hommes de prière, est en quelque sorte le retour au Paradis, la vision de Dieu, la conscience de sa présence, le dialogue, le face-à-face, l'état où se trouvaient Adam et Ève dans cet autre monde dont ils n'avaient pas encore été déchus et où ils entendaient les pas de Dieu dans le jardin, où ils parlaient à Dieu et Dieu leur parlait, cet état d'intensité où ils pouvaient contempler la beauté de la face, du rayonnement du Dieu trinitaire. Cette vision-là, qui change toute la vie de l'homme, où il passe d'un état déchu à un état de communication dans le Saint Esprit avec son Créateur, est le but ultime de la

prière et l'idéal du chrétien, le retour au Paradis. « Aujourd'hui même tu seras avec Moi dans le Paradis. »¹ C'est une situation qui peut commencer dans ce monde et dont, me semble-t-il, nous avons tous soif !

Dans la prière venant du cœur, le chrétien cherche à dépasser sa sensibilité qui le rend dépendant des sens, à dépasser un intellectualisme sec qui semble être parfois le vice fondamental d'un certain christianisme « latin moyenâgeux ». Saint Augustin a dit : « Aime et fais ce que tu veux ! »

La prière d'adoration

On peut aimer Dieu parce que l'on est reconnaissant pour ses bienfaits. On L'aime pour ce qu'Il nous donne et c'est déjà beau. Mais adorer véritablement Dieu, c'est non plus L'aimer pour ce qu'Il nous donne – ce qui est toujours un peu intéressé – mais pour ce qu'Il est. Il nous est plus difficile de franchir cette étape. Il faut arriver, à travers la lecture de l'Écriture sainte, à travers les événements de la vie vus à la lumière du Saint Esprit, à découvrir les merveilles de Dieu. L'adorer dans son grand mystère d'amour trinitaire, éprouver cette sorte d'éblouissement qu'ont si souvent eu les hommes de Dieu en découvrant ce que Dieu est. Devant cet éblouissement, ils ne pouvaient que dire : « Seigneur, je T'adore ! » Il n'y a rien au-delà de ce cri d'admiration et d'amour.

Il semble évident, malheureusement, que l'homme d'aujourd'hui – peut-être l'homme de tous les temps, d'ailleurs – a davantage tendance, dans sa prière, à demander qu'à rendre gloire. Pour beaucoup, la notion de « rendre gloire » n'est pas comprise. Je me demande si, dans les offices, lorsque nous entendons : « Nous Te rendons gloire, Père et Fils et Saint Esprit », l'expression va au-delà de notre oreille et si nous sommes vraiment capables de rendre gloire avec notre cœur. C'est là qu'il nous faut dépasser notre prière individuelle qui est habituellement pauvre.

Il y a quelques années, le pasteur Brenand de la Diane avait fait une petite homélie à des enfants, dans notre église. Il a sorti de sa poche deux feuilles de papier avec des dessins pour nous expliquer la différence entre la prière chrétienne et la prière magique. Pour la prière magique, il avait représenté un grand cercle et, au centre, un gros rond noir où il avait écrit en grosses lettres « moi ». Sur la circonférence du cercle, il y avait un tout petit point où il avait écrit « Dieu ». « Seigneur, je t'en prie, fais ce que moi je veux » : voilà la prière magique, la prière capricieuse où l'on veut soumettre Dieu et la Providence à notre volonté pécheresse.

Sur l'autre papier se trouvait le dessin inverse : au centre du cercle était dessiné un grand rond avec écrit « Dieu ». Voilà la réalité : Dieu est au centre de l'univers, ce n'est pas moi. À la périphérie, un tout petit point représentait « moi ». « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » : voilà la prière chrétienne. Ces deux dessins nous montrent dans quelle direction orienter notre demande.

Arrêtons-nous un instant sur un passage de l'Apocalypse qui décrit la prière d'adoration : « Après quoi, voici qu'apparut à mes yeux une grande foule que

personne ne pouvait compter, de toutes nations, de toutes tribus, de tous peuples, de toutes langues. Ils se tenaient là, devant le trône et devant l'Agneau, revêtus de robes blanches, avec des palmes dans leurs mains et ils criaient d'une voix forte en disant : "Le salut est à notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau". Et tous les anges se tenaient autour du trône et des anciens et des quatre vivants. Ils se prosternèrent sur leur face devant le trône et ils adorèrent Dieu en disant : "Amen ! La louange, la gloire, la sagesse, l'action de grâce, la puissance et la force soient à notre Dieu aux siècles des siècles ! Amen !" »²

Comme individus, nous sommes lamentablement pauvres – ainsi que le dit l'Apocalypse dans la lettre aux Laodiciens – nous sommes nus. Il faut donc dépasser la pauvreté de notre prière individuelle pour découvrir la prière de louange, de reconnaissance et d'adoration à travers la prière liturgique. La liturgie de l'Église, infiniment plus riche que la prière individuelle, est une prière essentiellement biblique où nous entendons les anges, les chérubins et les séraphins chanter : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur Sabaoth ». Nous y découvrons – à travers toute la tradition biblique d'Isaïe, d'Ézéchiel et de l'Apocalypse – la louange et l'adoration. Dans la prière liturgique, nous pouvons parvenir à dépasser notre pauvreté individuelle pour découvrir une autre dimension de la prière. Nous pouvons sortir de cette tentation idolâtrique qui nous est devenue tellement « naturelle » au sens faux du terme, « naturelle » à l'homme déchu qui veut adorer ce qu'il peut posséder, ce qu'il peut tenir dans le creux de sa main, qui adore le vitrail au lieu de la lumière qui le traverse, le rite au lieu du Dieu qui est au-delà du rite, le livre au lieu du Verbe divin qui est au-delà des mots. Monseigneur Antoine Bloom raconte l'anecdote suivante : un brave curé avait un beau vitrail dans son église et avait terriblement peur qu'on vienne le détruire. Il construisit alors un mur de béton derrière et on ne vit plus le vitrail, car ce qui faisait sa beauté, c'était la lumière au-delà du vitrail. Le danger, dans la vie chrétienne, est d'idolâtrer le vitrail et d'oublier d'adorer la lumière qui vient d'au-delà, de faire de la liturgie, de la Bible, de l'Église une idole, en oubliant que ce qui fait la beauté de la liturgie, de l'Église, de la Bible, c'est toujours Dieu, qui est au-delà du texte, au-delà de l'institution, au-delà de tout. Il est juste de toujours adorer Dieu au-delà – le corps du Christ au-delà de l'institution ecclésiale qui le symbolise – et jamais la forme visible que l'on espère pouvoir tenir, posséder.

La lumière éclaire tout et ne se voit jamais en elle-même, cependant, c'est toujours elle qu'il faut rechercher ! L'idolâtrie est ainsi la grande tentation qui nous détourne de l'adoration.

Renouveler son cœur en permanence

L'Église a sans cesse besoin de renouvellement. À chaque fois que, par une irruption de l'Esprit dans la vie de l'Église, un événement est reconnu par les autres, admis et rentré dans les mœurs, alors s'installe la routine. Ce sont les monuments que l'on élève aux prophètes après leur mort. Après le renouvellement, on retombe dans les répétitions, dans l'aspect ritualiste de l'Église, et on a encore besoin d'un nouveau. Il faut à chaque fois repartir : « Renouvelle en nous ton

Saint Esprit ! » dit le psaume 50.

Une continuité traverse toute la vie de la Bible et de l'Église : les mêmes besoins, les mêmes louanges, les mêmes appels et, dans une certaine mesure, les mêmes réponses. Le vieux prêtre Élie va entendre, de la bouche de l'enfant Samuel, Dieu lui dire des choses terribles : le châtiment et la mort de ses fils, sa propre mort à lui³. Si l'on se ferme au nouveau, on meurt. Si l'on transforme la Parole de Dieu et la durcit en formules, c'est une sorte de blasphème et de mort. L'Église vit sous le danger permanent du blasphème, c'est-à-dire de répéter des mots qui ont jailli du cœur, des mots saints, et d'en faire des formules. Cela est atroce et ce danger nous menace sans cesse. Si le Saint Esprit ne vient pas renouveler notre cœur de pierre en cœur de chair, ne vient sans cesse redonner vie à nos mots et nos actes, alors nous durcissons tout.

Le sacrifice eucharistique : une prière d'offrande

L'offrande de soi-même et des autres est un aspect essentiel du sacrifice liturgique, sacrifice au sens où le prend saint Paul dans l'épître aux Romains. Les fidèles s'offrent d'une façon concrète : le fidèle, en arrivant à l'assemblée eucharistique, apporte le pain, le vin et les dyptiques. Avec le pain qui va être offert, il s'apporte lui-même, tandis que sur les dyptiques se trouvent les prénoms de celui qui fait l'offrande ainsi que de tous ceux avec lesquels il va s'offrir, parents, amis, ennemis, vivants et défunts. Le célébrant, ayant mis sur la patène des miettes de pain qui représentent tous ceux qui sont offerts, va non seulement offrir le pain et le vin qui deviendront corps et sang du Christ, mais les miettes de pain qui représentent les offrandes de tous les fidèles. Au moment de l'offertoire, tout cela va être offert à Dieu le Père, puis le célébrant demandera au Père d'envoyer sur ces offrandes et sur ceux qui les ont apportées le don du Saint Esprit, pour qu'Il consacre le pain et ceux qui l'ont offert et qui en communieront, pour qu'Il les unisse tous en un seul corps, celui du Christ ressuscité. Cette offrande est l'acte essentiel que nous vivons chaque dimanche en célébrant la Résurrection.

Le mot sacrifice a pris le sens d'immolation, alors que les sacrifices de l'Ancien Testament et celui de la divine liturgie sont essentiellement une offrande. Par glissement, ce mot a pris le sens d'un renouvellement du sacrifice du Christ au lieu d'être une offrande de participation à l'offrande du Christ sur la Croix.

L'offrande de l'homme est totale, corps inclus, ce corps qui est un prolongement de l'univers matériel, c'est pourquoi nous invoquons le Saint Esprit sur nos personnes toutes entières, y compris notre corps et, à travers le corps de l'homme, sur toute la matière du monde. Pour les orthodoxes, l'Incarnation est l'entrée du Créateur dans toute la création, c'est l'ensemble de la matière qui est alors renouvelée et recrée. Dès lors, nous invoquons le Saint Esprit non seulement sur l'homme qui est un microcosme, un univers en miniature, mais sur l'univers tout entier, sur les eaux, la terre, sur le monde qui constitue en quelque sorte le corps du Christ dans sa dimension cosmique telle que nous la présente l'épître aux Corinthiens. Par conséquent, l'offrande eucharistique est pour nous non seulement

l'offrande de l'homme, mais celle de tout l'univers, de toute la création : nous demandons au Saint Esprit de renouveler la création entière pour en faire cette nouvelle création dont parle saint Paul, pour en faire le Royaume de Dieu. La divine liturgie est ainsi le laboratoire où le monde tout entier devient Royaume de Dieu.

La prière liturgique

Étymologiquement, le mot « liturgie » vient de deux mots grecs *ergon*, qui veut dire l'œuvre, et *laos*, le peuple. La liturgie est l'œuvre du peuple, pas l'œuvre au service du peuple mais l'œuvre du peuple au service de Dieu. Ce qui fait le sens de la liturgie, c'est que le peuple de Dieu est rassemblé en un seul corps autour de Celui qui est le liturge par excellence, le Christ. Par conséquent, cette œuvre du peuple est l'œuvre du corps du Christ, l'œuvre de l'Église. Parce que cette Église a pour tête le Christ, la forme et le sens de la liturgie sont déterminés par toute l'œuvre et la vie du Christ. Toute liturgie, sans que cela conduise à la rigidité, sera toujours, d'une façon ou d'une autre, une commémoration vivante et actuelle des actes, des paroles, des pensées, de l'œuvre du Christ, commémoration réalisée par le peuple de Dieu en communion avec Lui.

Le cadre liturgique, dans l'Église orthodoxe, est permanent et fixe parce qu'il est déterminé à la fois par le cours même de la vie du Christ et de l'économie divine et par celui de la nature et du jour. En revanche, les paroles peuvent varier selon les circonstances et les personnes. Dans la structure, on distingue la liturgie quotidienne, qui sanctifie le temps, les différentes heures de la journée, et la liturgie eucharistique, qui en est l'aboutissement, le couronnement, le parachèvement. Les offices des heures sont rythmés par deux éléments fixes : d'une part le déroulement du jour – il y a toujours un lever du soleil, un point culminant et un coucher du soleil, un jour et une nuit – et d'autre part les grands événements de la vie du Christ. La conjonction de ces deux éléments fixes donne sa structure à la liturgie quotidienne.

Par exemple, la troisième heure du jour, c'est-à-dire neuf heures du matin, est l'heure où les apôtres rassemblés ont reçu le Saint Esprit, nous le savons par les Actes des apôtres⁴. La prière de la troisième heure célébrera donc toujours la venue de l'Esprit sur l'Église. La sixième heure, midi, est celle où le Christ a été cloué sur la Croix. Cet office sera donc nécessairement centré sur la mise en Croix et le fait que le Christ y a cloué notre péché et celui d'Adam. La neuvième heure, trois heures de l'après-midi, est celle où le Christ est mort. Au lever du jour, l'office des matines, qui symbolise le passage de la nuit au jour, de la mort à la vie, de la Croix à la Résurrection, célébrera les prémices de la Résurrection du Christ.

Cette liturgie quotidienne, qui a été formée dans les monastères, est principalement centrée sur des récitations de psaumes choisis en fonction de l'heure du jour et des événements de la vie du Christ préfigurés par les psaumes. Elle aboutit à la liturgie eucharistique, la liturgie par excellence, couronnement, récapitulation en Christ de toute liturgie, célébration de la mort, de la Résurrection et du deuxième avènement du Christ.

La prière d'onction des malades

L'huile, dans l'Évangile, est le symbole de la miséricorde de Dieu. Dans la parabole du Bon Samaritain, celui-ci se penche sur le blessé, lave ses plaies avec du vin pour les désinfecter, puis l'oint avec de l'huile apaisante. Lorsqu'il y a des malades, on appelle, comme le dit saint Jacques⁵, les anciens, les prêtres et on oint les malades d'huile. Dans l'office d'onction, on lit tous les épîtres et les Évangiles qui expriment la miséricorde du Christ, et l'on prie pour le pardon de péchés et la guérison de la maladie. Il existe en effet un lien étroit entre la maladie profonde, à la racine de l'être, la maladie de l'âme, le péché, et la maladie du corps. Cet office se termine par une onction d'huile considérée comme un sacrement. On le célèbre d'ailleurs pour tout le monde le Mercredi saint, le jour où Marie Madeleine a oint les pieds du Seigneur Jésus pour exprimer son repentir en essuyant ses pieds avec ses larmes et ses cheveux. Ce jour-là, on administre ce sacrement pour guérir tous les fidèles de la maladie de l'âme, les relever et les ressusciter en Christ. Il convient de ne pas confondre cette onction avec l'extrême-onction, qui ne s'adresse qu'aux mourants.

Les contre-témoignages de prière

Lorsque l'Église cesse d'être le lieu où souffle l'Esprit pour devenir une institution, elle devient cadavérique. Une Église où l'on ne récite plus que des prières apprises par cœur, où l'on ne célèbre plus que selon des rites fixés à l'avance et où il n'y a plus de marge de manœuvre pour l'Esprit Saint, où tout vient des lèvres et des habitudes, non plus du cœur, n'est plus l'Église mais un musée d'Église. Ce n'est plus un témoignage de la Parole de Dieu, mais un contre-témoignage, car le monde voit l'institution cadavérique au lieu de l'Église et il ne fait pas la distinction : « Si c'est cela l'Église, dit-il, alors adieu ! »

Par ailleurs, il est essentiel de faire la part des choses entre le psychique et le spirituel, car la tentation de tout ce qui est charismatique est de tomber dans le psychique. Lorsque, sous prétexte de prières charismatiques, on se livre à des manifestations purement affectives et individuelles, que l'on tend vers une exaltation individualiste et un illuminisme, il ne s'agit plus des charismes de l'Esprit.

Il existe deux critères de la présence de l'Esprit : le premier est le changement. Le Saint Esprit se manifeste par le fait que celui qui agit véritablement sous son action change de façon de vivre. La famille, la société, le monde constatent un changement de vie où l'égoïsme, la cupidité, la débauche sont remplacés par la générosité, la pureté, par ce que saint Paul appelle les fruits de l'Esprit⁶. S'il n'y a pas de fruits de l'Esprit, alors il ne s'agit que d'une émotivité psychique et c'est à nouveau un contre-témoignage. L'autre critère est l'objectivité de la Parole. Du fait que, trop longtemps, on a occulté le Saint Esprit pour ne se concentrer que sur la Personne du Fils, du Verbe, de la Parole, on a eu ensuite tendance à tomber dans l'autre extrême et à ne plus parler que de l'Esprit Saint en oubliant la Personne du Fils. Or si l'on s'occupe du Fils et de la Parole en négligeant l'action intérieure du Saint Esprit, on durcit la vie chrétienne. La Parole

est objective et si l'on se concentre uniquement sur l'objectif, sur ce qui nous vient de l'extérieur, sur la Parole de Dieu, sans qu'elle soit en quelque sorte vitalisée par ce qui vient de l'intérieur, alors on dessèche l'Église. Inversement, si l'on se concentre sur la Personne de l'Esprit Saint en omettant, en occultant le côté objectif, vérité, garantie de la Parole, alors on tombe dans un illuminisme individuel.

Dans la vie du chrétien et de l'Église, il convient de toujours conserver l'équilibre entre le Fils et le Saint Esprit, entre la Parole objective révélée et le souffle intérieur de l'Esprit. Ne jamais rompre l'équilibre entre la vitalité personnelle du Saint Esprit et le fait que ses charismes personnels nous sont donnés dans l'Église. La vie de l'Église, de la communauté, à travers les siècles et l'espace, nous transmet objectivement cette fidélité à l'enseignement apostolique qui lui aussi nous libère d'un individualisme ou d'un illuminisme. En d'autres mots, il ne faut jamais séparer les charismes de ce que l'on appelle les sacrements. Des sacrements où il n'y aurait plus la présence du saint Esprit ne seraient plus que des rites. Une attitude charismatique où il n'y aurait plus de sacrements risquerait fort de tomber dans une illusion individuelle et psychique. Ne séparons donc jamais ni le Fils de l'Esprit, ni le sacrement du charisme. Maintenons cette plénitude qui est celle du Christ et de son Église.

Demander la prière des saints

Dieu, qui a un infini respect pour la liberté de l'homme, ne veut pas sauver les hommes malgré eux et, par conséquent, pour les sauver, Il veut se les associer. C'est le sens de la fameuse phrase de saint Paul : « Vous êtes des collaborateurs de Dieu ». Je crois que c'est au fond la définition même d'un saint : c'est celui dont Dieu utilise la liberté pour accomplir son œuvre de salut. Il ne nous sauve pas malgré nous, Il nous sauve avec nous, je dirais même qu'Il nous sauve par nous. Chaque membre du corps du Christ qu'est l'Église a une fonction à remplir de la part de Dieu. Par conséquent, il me semble que, les martyrs comme les saints locaux, chacun a sa fonction propre dans l'Église. De même que les anges eux aussi paraissent avoir des fonctions particulières, de même les saints ont chacun un charisme, un don spécifique, par exemple celui de la guérison.

Il est donc normal que, lorsqu'il s'agit de demander une guérison, on demande la contribution d'un Côme ou d'un Damien, ou d'un Pantéléimon, le patron des médecins, parce que Dieu leur a donné ce charisme de guérison. À d'autres, Il a donné ce charisme extraordinaire de martyr. Chacun des membres du corps permet à Dieu de manifester sa puissance et son amour. Il est normal que nous ayons recours à chacun d'eux, de même que nous prions les uns pour les autres, mais nous demanderons peut-être plus spécialement à telle personne de prier pour nous parce que nous aurons l'impression qu'elle a une certaine audace envers Dieu, qu'elle soit encore dans ce monde ou qu'elle soit déjà plus près de Dieu. Ce passage ne nous empêche pas de demander ses prières, sa présence active, parce que l'Église est une. En rejetant une certaine idolâtrie des saints dont il subsiste encore des traces aujourd'hui, il ne s'agit pas pour autant de nier leur rôle

et leur fonction dans le plan de Dieu.

Silence et parole de Dieu dans l'Église

Il y a des périodes où l'on peut avoir l'impression d'un silence de Dieu qui dure des siècles. Avant la venue du Christ, il y avait eu une longue période de silence de Dieu, où il n'y avait plus eu de prophètes en Israël. C'est dans ces périodes de silence qu'il ne faut pas se décourager, qu'il faut crier comme les martyrs dans l'Apocalypse : « Jusques à quand, Seigneur ? »⁸, qu'il faut savoir attendre avec la patience, l'espérance et la résistance de Job. Puis le jour du Seigneur vient, quand Il veut et où Il veut. Notre période d'aujourd'hui n'est peut-être pas tant une période de silence que nous le croyons parfois. Il y a eu de nombreux renouveaux dans les années récentes : on observe un nouveau monastique depuis quelques années, marqué par l'afflux de jeunes au Mont Athos, alors qu'il n'y avait que des vieillards. On a constaté aussi le renouveau, il y a quelques années, de la jeunesse orthodoxe au Liban. Ensuite on remarque le renouveau stupéfiant à travers la persécution, dans l'Église russe qui retrouve sa liberté grâce à ce travail silencieux qui s'était fait sous le communisme. Enfin, notons l'attitude d'écoute, de recherche de notre jeunesse orthodoxe en France.

On a l'impression que les églises se vident, mais on oublie qu'elles se vident de fidèles routiniers tandis qu'au contraire de petits noyaux d'ardents croyants sont en train de se manifester un peu partout. Le renouveau commence toujours dans les petits groupes. Lorsque des masses sclérosées ont rempli les églises, il s'agissait d'une euphorie artificielle. Lorsqu'au contraire elles sont parties, c'est alors que le renouveau a commencé. Je crois que le monde actuel est plein d'espérance. Dieu se tait parfois, mais tôt ou tard Il reparle. Le renouveau peut partir d'un petit enfant, de quelques vieillards, il peut partir des petits et des humbles et ce sont souvent les gens responsables qui suivent, non qui précèdent. Que chaque fidèle, enfant, vieillard, personne qui passe tout à fait inaperçue, cachée, se sente responsable du renouveau du Royaume. « Viens, Seigneur Jésus ! »

NOTES

1. Lc 23, 43.
2. Ap 7, 9-12.
3. Cf. 1 Sam 3, 1-18.
4. Cf. Ac 1, 2, 15.
5. Cf. Jc 5, 13-14.
6. Ga 5, 22.
7. 1 Cor 3, 9.
8. Ap 6, 10.

VIVRE LE MYSTÈRE TRINITAIRE DANS LA PRIÈRE

Pour comprendre comment on peut vivre le mystère de la Trinité par la prière, il s'agit d'avoir dans notre conscience une certaine idée de Dieu. Tout le monde a l'habitude, non seulement les orthodoxes, mais aussi les catholiques et les protestants, de dire : « Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit ». Malheureusement, cette formule ne correspond pas toujours à une réalité vécue. Questionnez un Français moyen, baptisé, sur l'idée qu'il se fait de Dieu ; neuf fois sur dix, je crois qu'il identifiera Dieu au Père. Il aura sans doute tendance à voir dans le Seigneur Jésus plutôt l'homme que Dieu, à parler du « petit Jésus » ; et le Saint Esprit, s'il y pense, sera plutôt soit une simple relation d'amour entre le Père et le Fils, soit comme l'esprit de Dieu qu'Il envoie parmi les hommes. L'idée que se fait le chrétien du mystère trinitaire peut se résumer par cette image de la Trinité, très répandue depuis la fin du Moyen Âge en Occident – et malheureusement parfois dans les pays orthodoxes – d'un vieillard à barbe, avec à sa droite un homme un peu jeune et entre les deux une petite colombe. Il y a dans cette représentation une triple hérésie : tout d'abord on représente le Père, qui ne peut être représenté en icône, puisqu'Il est par nature invisible, inaccessible, indescriptible. Ensuite, on donne au Fils un visage différent de celui du Père, alors qu'Il est l'icône parfait du Père. Enfin, on met le Saint Esprit entre les deux, ailes étendues, comme s'Il était simplement le trait d'union entre le Père et le Fils.

Il nous faut retourner au Dieu mystérieux, inconnaissable, au Dieu que l'esprit et l'intelligence ne peuvent concevoir. Souvenez-vous de la réponse du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob à Moïse, lorsqu'il Lui demandait son nom : « Je suis qui Je suis ». On ne peut Lui donner un nom parce qu'il faudrait alors Le comparer à quelque chose de connu. Celui qui est radicalement autre, au-delà de toute pensée, de toute intelligence humaine, n'est pas connaissable et ne peut être contenu dans notre petit esprit. Ce mystère de Dieu, ce Dieu mystérieux, insondable, nous l'entrevoions dans le récit de la visite des anges à Abraham et Sarah, dans la Genèse, qui passe mystérieusement du singulier au pluriel, de l'un au trois. C'est tout à fait déconcertant et irrationnel. Ce n'est pas pour rien que toute la tradition patristique a vu dans ces trois anges le symbole mystérieux du Dieu unique. C'est ce que la célèbre icône de la Trinité de Roublev essaie de représenter si magnifiquement.

Ils sont donc trois. Et les trois sont Dieu. Et il n'y a pas trois dieux, mais tous les trois sont le même Dieu. C'est ainsi que nous pouvons non pas comprendre, mais entrevoir ce que saint Jean nous dit lorsqu'il affirme que Dieu est Amour. Un Dieu qui serait une seule personne ne pourrait être Amour. Un Dieu tout-puissant et créateur qui aurait une seule personne serait un monstre d'égoïsme. Comme Il est trois et que ces trois Personnes s'aiment d'un amour si parfait et si total qu'Il n'y a qu'un seul Être, Dieu est donc Amour. Nous approchons là d'un mystère insondable.

Avant de parler de la Trinité vécue, il faut que ce mystère de Dieu remplace le Dieu des philosophes, le Dieu fabriqué par la raison humaine, le Dieu qui ne serait qu'une seule personne, qui serait simplement le Créateur, ce qui est déjà beau et grand, mais il y a plus que cela.

La Trinité dans notre prière quotidienne

Ce mystère du Dieu vivant, qui n'est pas une idée, car le Dieu vivant ne peut être conçu ou fabriqué par la raison ou l'intelligence humaine, ce Dieu-là est Celui auquel s'adresse la prière des orthodoxes dès leur enfance : « Saint Dieu, Saint Fort, Saint Immortel, aie pitié de nous ». Je me demande si nous, qui répétons chaque jour cette prière, nous nous mettons alors véritablement en face du Dieu mystérieux et trinitaire. Quand nous disons pour la première fois le trisagion, nous nous adressons au Père, mais en pensant en même temps au Fils et au Saint Esprit. La deuxième fois, nous nous adressons au Fils, mais en nous adressant au Dieu Fort – le mot est d'Isaïe – nous pensons en même temps au Père et au Saint Esprit. Et lorsque, la troisième fois, nous nous adressons au Saint Esprit, Saint Immortel, nous pensons en même temps au Père et au Fils. Ainsi, nous ne pouvons pas penser à l'une des Personnes de la Trinité sans penser aux deux autres. Comment penser à un Père qui n'aurait pas de Fils, à un Fils qui n'aurait pas de Père, à un Esprit qui ne serait pas l'Esprit du Père et du Fils ? Nous ne pouvons ni les séparer, ni les confondre.

Dans les prières initiales, nous nous adressons ensuite séparément à chacun pour dire : « Gloire au Père et au Fils et au Saint Esprit ». Puis, nous nous adressons au Dieu unique en disant : « Toute sainte Trinité aie pitié de nous ». Remarquez ce singulier : nous nous adressons aux Trois et nous disons : « Tu », nous passons, comme dans le récit de la Genèse, du singulier au pluriel et du pluriel au singulier. Puis nous nous adressons au Père : « Seigneur, purifie-nous de nos péchés », puis au Fils : « Maître, pardonne nos iniquités », puis au Saint Esprit : « Saint, visite nous et guéris nos infirmités à cause de ton nom ». Puis à chacun : « Seigneur aie pitié », trois fois, car chacun est Seigneur. Ensuite de nouveau : « Gloire au Père et au Fils et au Saint Esprit ». Cette prière est déjà la Trinité vécue.

Ne faisons donc jamais cette prière machinalement, mais plaçons-nous toujours devant le Dieu insondable, Celui qui a dit par la bouche de son prophète Osée : « Je ne suis pas un homme, Moi ». Non, Il n'est pas un homme, Il est Un et Il est Trois. Il est le Dieu mystérieux auquel nous chantons tous les dimanches : « Saint Dieu, Saint Fort, Saint Immortel, aie pitié de nous ». Il s'agit de la révélation qu'a reçue le prophète Isaïe, 740 ans avant Jésus Christ, lorsqu'il était dans le temple de Jérusalem et qu'il vit quelqu'un sur le trône et un immense manteau qui remplissait tout le temple. Il ne vit pas de visage – personne n'a jamais vu Dieu – mais des séraphins aux six ailes, qui chantaient nuit et jour : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur Sabaoth »². Rappelons qu'en hébreu, « séraphin » veut dire « brûlant ».

La Trinité dans la prière liturgique

Nous retrouvons l'invocation de la Trinité dans toutes nos liturgies.

Souvenez-vous par exemple de ce que nous chantons le soir du dimanche des Rameaux : « Voici venir l'Époux à la minuit, bienheureux le serviteur qu'Il trouvera éveillé. Indigne est celui qu'Il trouvera endormi. Veille, ô mon âme, ne te laisse pas saisir par le sommeil, de peur d'être livrée à la mort et bannie du Royaume. Mais réveille-toi en chantant : "Saint, Saint, Saint es-Tu, ô notre Dieu. Par les prières de la Mère de Dieu, sauve-nous !" »

De même, dans l'office qui est lu ou chanté dans la nuit du samedi au dimanche, tous les cantiques sont triadiques, trinitaires, et ce « Saint, Saint, Saint » revient sans cesse. Je ne sais pas si nous sommes suffisamment conscients que la liturgie eucharistique est à ce point trinitaire. Pour ma part, il a fallu que je la célèbre avec un diacre pour prendre conscience de l'importance capitale de ce que l'on appelle les ephonèses, ces prières qui terminent chaque litanie : « Car à Toi appartiennent le règne, la puissance et la gloire, Père et Fils et Saint Esprit... » Lorsqu'il y a un diacre, la seule phrase que le prêtre chante est cette doxologie trinitaire de la fin de la prière. « Car Tu es Saint, ô notre Dieu, et nous Te rendons gloire, Père et Fils et Saint Esprit... » « Car Tu es miséricordieux et bon et nous Te rendons gloire, Père et Fils et Saint Esprit... » On se rend alors compte que cette phrase, que pour ma part je disais machinalement, je le confesse, contient l'essentiel : rendre gloire au vrai Dieu, au Dieu qui vit, qui est Père, Fils, Saint Esprit, qui est trois fois Saint. Nous n'aurons jamais fini de nous mettre en présence de ce mystère du Dieu vivant qui n'est pas une idée, mais le Dieu révélé, le Dieu trois fois Saint.

Étudions plus précisément la prière eucharistique d'anaphore, la grande prière centrale de la liturgie, qui commence lorsque le chœur vient de chanter : « Cela est digne et juste » et se termine par le « Notre Père ». Nous remarquons que tout le début de la prière est une action de grâce, un remerciement, une eucharistie adressée au Père pour son œuvre de création : « Il est digne et juste de Te louer, de Te chanter, de Te rendre grâce, Toi qui nous as tirés du non-être à l'être... » Puis, après cette prière adressée au Père, qui se termine par le chant du trois fois Saint, nous faisons mémoire de toute l'œuvre salutaire du Fils, à commencer par la parole d'institution qu'Il a prononcée : « Prenez, mangez... », ainsi que de toute l'œuvre de salut : « la Croix, la Résurrection, l'Ascension aux cieux, le siège à la droite du Père, le second et glorieux nouvel avènement... » Après avoir présenté les saints dons, nous nous mettons à genoux et nous invoquons, nous supplions Dieu le Père d'envoyer « sur nous et sur ces dons » son très Saint Esprit, afin que le pain devienne le corps de son Fils, le vin, le sang de son Fils, en les changeant par son Saint Esprit. Après avoir remercié le Père, après avoir fait mémoire de l'œuvre du Fils, nous invoquons la descente du Saint Esprit.

La liturgie eucharistique est donc essentiellement une œuvre trinitaire. Par elle nous entrons déjà dans la vie de la Trinité.

NOTES

1. Ex 3, 14.
2. Cf. Is 6, 1-3.

LA PRIÈRE DE JÉSUS

Dès le début de l'histoire de l'Église, les chrétiens se sont demandé comment prier sans cesse. C'est sans doute dès le IV^e siècle que les moines d'Égypte et de Palestine ont exprimé leur prière continuelle par la prière de Jésus : « Seigneur, Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur. »

Sens de la prière de Jésus

Dans cette prière, il y a d'abord un acte de foi. Jésus est reconnu comme Seigneur et comme Christ, c'est-à-dire Celui sur qui repose l'Esprit de Dieu en tant que Fils de Dieu. Par cet acte de foi, on peut, avec espérance, avec confiance, demander miséricorde. Comment se manifeste la pitié de Dieu envers l'homme, en particulier la miséricorde du Christ sur qui repose l'Esprit ? Il envoie à l'homme son Saint Esprit. Par conséquent, cette prière : « aie pitié » est une supplication au Christ, à Celui sur qui repose l'Esprit, de nous donner cet Esprit. La prière se termine par la reconnaissance toute humble que nous sommes pécheurs et, par conséquent, que nous avons besoin d'être sauvés par l'Esprit du Christ. Tout cela se trouve contenu dans cette prière.

La prière de Jésus, qui a été dite de façon continue depuis au moins quinze siècles par les moines chrétiens orthodoxes, s'est évidemment répandue bien au-delà des cercles monastiques à de nombreux fidèles de l'Église qui peuvent, par cette prière, comme les moines, ranimer la présence du Seigneur Jésus dans le cœur. Elle permet à un fidèle, lorsqu'il est dans le métro, l'autobus, au travail, de retrouver la paix et la présence du Christ dans son cœur en appelant le nom de Jésus. Quand la colère commence à monter, quand vous vous apprêtez à dire une parole méchante, quand vous vous sentez angoissé, agacé, essayez de crier ainsi du fond du cœur : « Seigneur, Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ! » Vous verrez que, dès que vous prononcez le nom de Jésus, la colère s'en va. De même, vous marchez dans la rue, vous voyez une image provocante, votre regard se pose là où il ne devrait pas, vous criez intérieurement : « Seigneur, Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ! » La pureté et la paix du Christ reviennent alors.

Ainsi, cette prière est vraiment plus qu'utile, elle est essentielle à la vie du chrétien. L'invocation la plus fréquente possible du saint nom du Seigneur Jésus maintient, conserve, renouvelle en nous la présence du Christ que nous avons reçue le dimanche dans le mystère eucharistique.

La prière « aie pitié de moi, pécheur » est celle-là même que le Seigneur Jésus nous enseigne dans la parabole du publicain et du pharisien, c'est la prière du

publicain. Ce n'est pas une formule magique. La prière ne peut atteindre le Seigneur que si elle vient du cœur. Répéter la phrase uniquement avec la bouche est la négation même de la prière.

But de la prière de Jésus

La prière de Jésus n'a jamais été exclusive, elle ne nie pas le dialogue spontané avec le Christ. Jamais ceux qui ont employé la prière du cœur n'ont cessé d'employer toutes les autres prières de l'Église ainsi que les prières spontanées qui jaillissent du cœur. Elle n'exclut nullement les louanges. Le moine orthodoxe commence sa journée en chantant au lever du jour : « Gloire à Toi qui nous montres la lumière ». Auparavant, il a chanté les laudes. Le remerciement, l'action de grâce, l'eucharistie sont des éléments tout à fait essentiels de la vie du chrétien. On commence par demander pitié et lorsque l'Esprit vient, on rend gloire, puis on demande à nouveau pitié...

Le but essentiel de cette prière est d'arriver à une présence permanente du Christ. Quelqu'un disait que le chrétien est un peu comme un danseur acrobatique qui essaie de faire un énorme saut, de monter le plus haut possible, puis il retombe sur la terre. Malheureusement, nous avons tous cette expérience de moments de recueillement, d'exaltation même, où nous nous imaginons être tout près de Dieu et puis brusquement la tentation arrive et nous nous retrouvons dans le siècle, agités, troublés et bien loin du Seigneur. Le but est de rester dans la paix du Christ, de rester sous la lumière de l'Esprit en tous moments. Il est évident que cette prière n'est pas nécessaire lorsque l'on est en train de baigner dans la prière liturgique ou lorsque l'on est en relation de conversation intime avec le Seigneur. Elle permet de tenir l'ambiance de prière, l'intimité avec Dieu, à tous les autres instants. Saint Paul nous le dit bien : « Priez sans cesse ». Il ne s'agit pas d'être chrétien une heure sur deux, mais en permanence, un peu comme Adam et Ève qui se promenaient dans la brise du Paradis, dans cet environnement de l'Esprit Saint. Le but de la vie chrétienne est d'être en permanence dans cet environnement, dans cette lumière, sans cesse animé par ce souffle. C'est une prière comparable à l'attitude d'un amoureux qui, quoi qu'il arrive, quel que soit son sujet de conversation, a toujours le cœur plein de la présence de la personne aimée. Cette prière du cœur vise donc à avoir toujours le cœur plein de la présence du Seigneur.

Je me souviens que j'étais dans une barque avec le supérieur de mon monastère, le père Philotheos, un très saint prieur, et nous bavardions un peu légèrement, en souriant, en riant même. Chaque fois que la conversation s'arrêtait, on voyait les lèvres de mon prieur qui remuaient tout doucement : « Seigneur, Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ». C'était comme une vague de fond qui se trouvait dans son cœur et faisait qu'il était toujours plein de la présence du Seigneur. Cela ne l'empêchait absolument pas de parler de la pluie et du beau temps, mais, un peu comme une musique de fond qui revient, la prière de Jésus ressurgissait de son cœur. Elle n'avait rien de magique, elle était le cri du cœur vers le Sauveur, vers la Personne aimée.

La prière de Jésus est tout le contraire de la prière païenne à laquelle fait

allusion Jésus. Cette dernière revient en quelque sorte à étourdir Dieu par une foule de paroles. La prière de Jésus ne garde que l'essentiel : l'appel du cœur à son Seigneur. Cela permet à l'homme fatigué, à l'homme dont le cerveau ne fonctionne plus très bien, à cause de la maladie ou de l'âge ou simplement de la fatigue quotidienne, de continuer à prier. Cela permet à l'homme dans son bureau, dans son usine, dans le tumulte et le bruit de continuer à avoir une vie intérieure et une communication avec Celui qu'il aime. Ce n'est pas une répétition magique, c'est la prière de l'amour !

Demander l'Esprit au Fils

Le lien entre la prière de Jésus et l'Esprit Saint se trouve dans le fait de confesser Jésus comme Christ. N'oublions jamais que « Christ », « Messie », veut dire celui qui a reçu l'onction du Saint Esprit, celui sur qui repose l'Esprit Saint. Depuis que David a reçu des mains du prophète Samuel l'onction d'huile et que l'Esprit Saint est descendu sur lui², l'onction d'huile est devenue le signe de l'onction du Saint Esprit. Confesser Jésus comme Christ veut donc dire qu'Il est celui sur qui repose l'Esprit Saint. Saint Jean Baptiste Le reconnaît à ce signe : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, Celui-là sera mon élu » lui avait dit Dieu, et lorsque Jésus remonte de l'eau, l'Esprit Saint en forme de colombe repose sur Lui, manifestant qu'Il est le Christ, Celui sur qui repose de toute éternité l'Esprit Saint³. C'est parce que l'Esprit repose sur Lui qu'Il le donne. Le Fils de Dieu s'est fait homme pour apporter l'Esprit Saint aux hommes. Il est le don de Dieu promis par le Christ à la Samaritaine : Dieu donne et est donné en la Personne du Saint Esprit.

C'est pourquoi saint Séraphin de Sarov, lorsque son disciple lui demanda quel était le but de la vie, répondit : « L'acquisition du Saint Esprit » – recevoir Dieu en la Personne du Saint Esprit. Parce que l'on invoque le Seigneur Jésus sur Lequel repose l'Esprit Saint, Il nous donne cet Esprit. Saint Jean nous dit que l'Esprit n'était pas encore venu parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié⁴. C'est le Christ glorifié, après sa Résurrection et son Ascension, qui donne l'Esprit. Ce ne peut donc être qu'en invoquant le Fils que l'on reçoit le Saint Esprit. L'ordre chronologique de notre salut est le suivant : le Père a envoyé le Fils et le Fils nous a envoyé l'Esprit. Il faut donc invoquer le nom de Jésus et Le reconnaître, Le confesser comme Christ pour pouvoir Lui demander l'Esprit. Par la prière « aie pitié », nous demandons : « prends pitié de nous en nous envoyant l'Esprit Saint ». C'est l'envoi du Saint Esprit qui va manifester la miséricorde, la pitié du Christ, le salut. Lorsque le Christ nous donne Dieu en la Personne du Saint Esprit, Il nous change et nous sauve.

NOTES

1. 1 Thess 5, 17.

2. Cf. 1 Sam 16, 13.

3. Cf. Jn 1, 32-33.

4. Cf. Jn 7, 39.